Document généré le 8 mai 2024 04:12

**Magazine Gaspésie**

# Un galop de cheval

Réal-Gabriel Bujold

Volume 56, numéro 1 (194), avril–juillet 2019

Fabuleuses légendes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90517ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)
2561-410X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bujold, R.-G. (2019). Un galop de cheval. *Magazine Gaspésie*, *56*(1), 34–35.

Tous droits réservés © Musée de la Gaspésie, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

*Cheval noir aux yeux rouges comme du feu avec des étincelles qui s'échappent de sa crinière et de sa queue,* dessin, 2019.
Noémie Dufresne, élève, école des Prospecteurs, Murdochville

# UN GALOP DE CHEVAL

Les longs hivers gaspésiens sont propices aux histoires... En raconter, en entendre, en créer. Cette légende inédite renferme tous les éléments traditionnels : isolement, apparition, mystère, tout en s'ancrant dans le quotidien typique d'antan.

Réal-Gabriel Bujold
Écrivain, natif de Val-d'Espoir

C'était l'hiver le plus dur qu'on n'ait jamais vu sur la Pointe gaspésienne. Un hiver des années de guerre. Les clous pétaient dans les jeunes charpentes trop frêles pour subir de si lourdes intempéries. La neige recouvrait les toits des maisons et les bancs de neige étaient si hauts qu'il était impossible de voir une *sleigh* passer sur la route.

Dans le rang VI de Val-d'Espoir, la majorité des colons étaient originaires des Cantons de l'Est, et les folles soirées d'amusement ne manquaient pas. Car même à travers toutes ces nuits de misère, ces repas à n'avoir rien à se mettre sous la dent, il se trouvait toujours quelque part un gaillard encourageant qui se précipitait guitare ou violon en main pour redorer l'image de la vie. Ceux-là, on les appelait les troubadours des campagnes.

On était au début de janvier avec des nuits longues et des froids sibériens. Les poudreries peignent les couleurs du temps et se font aussi régulières que les battements du cœur. Il faut s'encabaner, chauffer les truies et sortir les catalognes... Gédéon Giroux s'apprêtait à se coucher. Il avait soigné les animaux et rempli la fournaise à pleine capacité. Ce soir-là, la lune était pleine et il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours. Il avait bûché toute la journée et s'était même battu un chemin pour sortir son bois :

– On monte se coucher, la vieille! Fait pas chaud dehors, pis la lune est pleine. C'est tranquille du côté des Quirion pis des Bolduc!

Il souffla la lampe et la clarté laissée par la lune devint suffisante pour éclairer toute la chambre. Les enfants dormaient depuis déjà quelques heures. Il se glissa auprès de sa femme et comme à l'accoutumée, en ces hivers de grands froids, plaqua ses pieds gelés sur les chauds mollets de sa douce, ce qui la fit sursauter. Malgré qu'une douce chaleur envahissait la maison, il entendait les chiens aboyer au loin et, à l'occasion, les clous fendre sur le toit.

Vers les deux heures du matin, toujours incapable de dormir, Gédéon en profita pour aller au petit coin et glisser une autre bûche dans la fournaise. Généralement, comme le bébé avait maintenant six ans, il laissait filer jusqu'au matin, vers les cinq heures avant de fourrer du bois dans le poêle. Il souleva le rideau et prêta l'oreille. Au loin, des grelots à peine perceptibles se rapprochaient à vive allure. Comme toute la famille dormait à l'étage, il pouvait donc voir assez facilement jusqu'au chemin. Le givre avait recouvert une bonne partie des doubles vitres, mais il restait un petit espace pour satisfaire sa curiosité.

Qui donc pouvait venir ainsi, par si grand temps de froidure, de l'est vers l'ouest, à la belle épouvante et à cette heure tardive? Le bruit du galop et les clochettes stridentes se firent de plus en plus rapprochés. Puis, une carriole passa à vive allure, tirée par un cheval en furie qui fonçait dans la nuit à une vitesse diabolique.

Mais quelque chose de particulier effraya bien plus Gédéon, le rivant littéralement au sol, les yeux paralysés... La carriole appartenait au père Louis Bolduc, un vieux routier du coin. Les yeux paralysés, oui, et le corps raide comme un piquet de clôture... Il n'y avait personne dans la voiture, seulement des chevaux en furie qui semblaient obéir à quelque chose d'irréel.

Gédéon se recoucha. Il demeura quelques minutes immobiles dans son lit, n'osant réveiller Aldégonde, son épouse. Il avait horreur de se laisser envahir par les hallucinations, mais cette fois, il fut bien obligé d'y croire. Il avait vu ce qu'il avait vu. Il finit par s'endormir tardivement non sans avoir attendu vainement le retour du cheval.

Le lendemain matin, vers les huit heures, le père Antoine Quirion se présenta pour aller faire quelques cordes de bois avec lui.

– Une tannante de frette aujourd'hui, mon homme! On est mieux de s'emmitoufler. T'as su la dernière nouvelle? Le père Bolduc est mort cette nuitte! Il était même pas malade... une mort subite, le bonhomme Louis!

Gédéon laissa tomber la fourchette qu'il portait à sa bouche. Le père Louis Bolduc, mort la nuit précédente... Certain que c'était un avertissement. Il se garda bien de relater l'évènement et attendit le soir même pour aller à la veillée au corps, la « wake » comme on disait.

On avait enseveli le corps comme il était coutume à l'époque et Gédéon risqua une question à l'aîné du père Louis, Odilon.

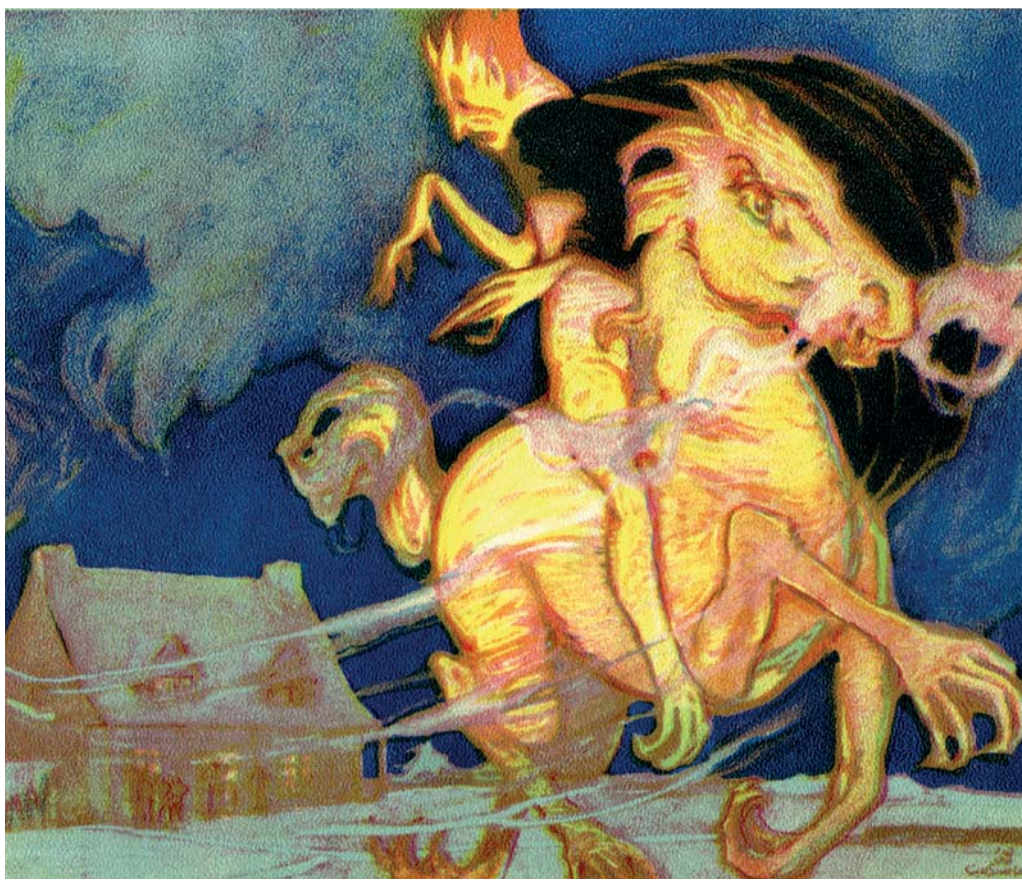
– Cou' donc, y a-tu quelqu'un qui a attelé le cheval pour aller « qu'ri » monsieur le Curé au village c'te nuitte?

– Ben voyons don', Gédéon! Tu sais ben que non! On a trouvé le père à matin, raide mort de la nuitte passée...

Gédéon, qui n'était croyant que dans un recoin de ses vertus, fit un signe de croix sincère et, après avoir offert ses condoléances comme c'était l'accoutumée, retourna chez lui avec quelques frissons dans le dos et les nerfs fragiles.

Il n'avait RIEN vu. Il avait TOUT imaginé. Un pareil frette itou!

Il se rendit quand même à l'enterrement du père Bolduc deux jours plus tard, mais se garda bien d'en souffler mot à qui que ce soit. C'est tout simplement une vilaine rumeur mal fagotée qui se chargea de colporter cette histoire à travers les décennies et de la transformer en légende du rang VI.



Chas. W. Simpson, illustration sans titre, 1926.
Image tirée de : Katherine Hale et Chas. W. Simpson, *Legends of the St. Lawrence*, Canadian Pacific Railway, 1926, p. 30.